

FORMER DES CÉLÉBRANTS

UN humoriste suggérerait un jour une méthode assez sûre pour connaître la date d'ordination de n'importe quel curé : « Il suffit d'assister à la messe dans sa paroisse; le style de la célébration permet de discerner infailliblement si le prêtre est sorti du séminaire en 1930, en 1945 ou en 1960. »

On nous pardonnera d'avoir cité cette boutade. Elle comporte une part flagrante d'injustice. Elle souligne cependant, par la mesure de vérité qu'elle contient, l'influence durable de l'éducation liturgique reçue au grand séminaire. Qu'on le veuille ou non, nous restons profondément marqués par ces années de notre formation.

C'est dire qu'on ne peut escompter aucun renouveau liturgique sérieux dans un diocèse s'il n'y a eu aucune évolution dans la manière dont les futurs prêtres sont initiés à la liturgie.

On pourra assister à toutes les restaurations possibles, on pourra publier des Directoires, créer des commissions, encourager et préparer la participation active des fidèles; donner au séminaire en 1961 une formation identique à celle qu'on pouvait donner en 1930 resterait le plus sûr moyen de rendre vains tous les efforts.

Mais réciproquement, le renouveau liturgique que nous vivons a rendu possible cette évolution, en même temps qu'il l'a exigée. Depuis 1930 sont venus tous ces courants qui travaillent l'Église et qui nous ont poussés en avant, et aussi cette somme d'instruments de travail que sont les sessions, les semaines d'études et l'Institut de liturgie, les revues, les collections, les éditions critiques et tous ces

ouvrages de valeur que les professeurs de liturgie ont eu la possibilité d'étudier, sans compter ceux qu'ils ont remis « aux prochaines vacances ».

Au demeurant, le renouveau liturgique n'en est qu'à ses débuts. Il y a encore bien des découvertes, des publications, des décapages et surtout des approfondissements à espérer. Ceux-ci devront à leur tour se répercuter dans les séminaires. Qu'on n'attende donc pas dans les réflexions qui suivent autre chose qu'une recherche incomplète et provisoire.

Il est toujours déplaisant d'avoir l'air de vouloir donner des leçons, surtout quand on a conscience de proposer autant de projets que de réalisations. Ces pages voudraient être plutôt une question posée par un séminaire à d'autres séminaires : *quelles devraient être les lignes majeures de la formation liturgique pour les futurs prêtres qui nous sont confiés ?*

Le plus important sans aucun doute est de ne pas perdre de vue le but que nous avons à poursuivre. Nous sommes chargés de préparer des prêtres pour le ministère pastoral diocésain. Nous n'avons pas à préparer des historiens, ni des philologues, ni des cérémoniaires de cathédrale, ni des titulaires de grand orgue, ni même des professeurs de grands séminaires. En disant cela, on ne veut pas du tout oublier que nos élèves ont absolument besoin d'étudier avec sérieux et courage l'histoire, les textes, les rubriques et la musique sacrée; on y reviendra plus loin. Il faut au contraire qu'ils comprennent qu'ils ne pourront jamais faire un travail pastoral honnête s'ils n'ont pas peiné sur ces diverses disciplines. Mais tout doit être organisé et orienté en fonction de cet objectif : ils auront pour mission d'introduire dans le Mystère liturgique ceux qui leur seront confiés et d'en faire vivre une communauté chrétienne.

Cette mission exige qu'avant tout nous les formions à pénétrer personnellement dans la vie liturgique de l'Église. Comment le prêtre chargé d'une paroisse pourrait-il faire vivre aux autres le Mystère liturgique s'il n'était pas capable de le vivre lui-même, avec sa paroisse, à sa place qui est première ? Mais nous voici devant une tâche difficile.

Car la plupart des candidats au sacerdoce, lorsqu'ils se présentent au grand séminaire, ont encore une vie chrétienne très jeune. Beaucoup en sont encore au stade où la liturgie, loin d'être la « source première » de leur esprit chrétien, est au contraire une des dimensions du christianisme qu'ils ont le plus de mal à percevoir ou même qui éveillent leur réticence. Ils ont commencé à connaître personnellement le Seigneur; ils ont commencé à prendre conscience de leur vocation sacerdotale à travers une inquiétude apostolique naissante; au mieux, ils ont apprécié « l'ambiance » de telle messe de jeunes ou de quelque grand pèlerinage, ou bien ils ont été impressionnés par la beauté et le sérieux de quelque liturgie monastique. Très rares sont ceux qui sont dès maintenant capables d'entrer un peu profondément dans une célébration liturgique et d'y aller à l'essentiel. Ils cherchent le Christ et ils veulent se consacrer à la croissance de l'Église, mais sans savoir encore se plonger dans la liturgie pour y rencontrer, dans la foi, le Christ et son Église en croissance. A leurs yeux, tout cela fait plus ou moins figure de cérémonial compliqué et désuet, sans rapport avec leurs préoccupations les meilleures.

Pour leur donner cette formation indissolublement personnelle et pastorale dont il ont besoin, quel est le travail des grands séminaires? Il s'accomplit en trois domaines, intimement liés entre eux, mais qu'on peut légitimement distinguer ici : les différents enseignements, la vie liturgique de la communauté, l'acquisition d'un « savoir-faire ».

Les différents enseignements.

1. Notre première tâche est d'enseigner aux futurs prêtres ce que sont les *signes* liturgiques et quelle est la *réalité* qu'ils portent.

L'organisation des études dans les séminaires n'entraîne-t-elle pas ici une difficulté? On y distingue généralement, comme deux disciplines séparées, confiées même souvent à deux professeurs différents, la théologie sacramentaire et

la liturgie. Mais comment dissocier l'une de l'autre ? Comment le professeur de liturgie peut-il commenter les rites du baptême par exemple s'il doit, sous peine d'empiéter sur le domaine de son confrère, s'interdire de découvrir leur signification et leur efficacité ? Et comment, à l'inverse, le théologien peut-il enseigner ce qu'est le baptême sans avoir sans cesse son Rituel en mains ? Allons même plus loin. Pour le théologien, le Rituel n'est pas seulement une des sources où il ira épinglez quelques citations susceptibles de justifier ses thèses ; la célébration liturgique n'est pas pour lui une réserve de propositions probantes ; elle est l'objet même de son enseignement, une des formes concrètes de l'Économie du salut qu'il a pour mission de faire connaître à ses élèves.

Plus heureux sont les quelques séminaires où l'on a fusionné en un seul enseignement ou au moins confié à un même professeur l'étude de la liturgie et celle de la théologie sacramentaire. Le professeur peut alors, sans crainte d'empiétements, tenter de montrer à ses élèves à la fois les gestes de l'Église et le Mystère dont ils sont porteurs, les paroles de l'Église et la foi qu'elles expriment, les signes et la réalité qu'ils contiennent.

Son premier travail est un travail d'analyse : analyse des gestes et analyse des textes. Il n'est pas chargé de présenter un système de pensée ; il est chargé d'apprendre à ses élèves à comprendre des gestes et à lire des textes ; mieux, il doit leur apprendre à regarder et à faire des actions, à écouter et à parler les paroles de la liturgie avec intelligence et avec foi. Les textes surtout demandent à être examinés de façon précise. Parce qu'ils sont riches et denses, parce qu'ils parlent une langue à laquelle il faut être initié, parce qu'ils sont des documents privilégiés de la Tradition et l'expression de l'Esprit qui parle et qui prie aujourd'hui dans l'Église, ils méritent un véritable travail d'exégèse, analogue à celui auquel on s'astreint pour l'étude de la Bible.

En parlant d'analyse et d'exégèse, on ne veut certes pas oublier que le professeur doit finalement conduire à une vue d'ensemble. La messe n'est pas un recueil de morceaux choisis ni une suite de gestes désordonnés. S'il faut introduire des étudiants à la compréhension d'un drame on ne

se contente pas d'en expliquer chaque scène mot à mot. S'il faut les introduire à la connaissance d'une Épître de saint Paul, on ne se contente pas de faire l'exégèse précise de chaque péricope. Mais dans un cas comme dans l'autre, ce serait se faire illusion que de vouloir aller d'emblée à une vue d'ensemble, sans s'astreindre à faire une étude analytique et précise avant de dégager les thèmes majeurs et les lignes de forces.

L'idéal serait de pouvoir examiner de cette manière toutes les grandes actions liturgiques de l'Église, de regarder un à un tous les gestes, les paroles, les structures, les acteurs qui jouent un rôle en chacune d'elles, et de découvrir ainsi peu à peu — avec l'apport complémentaire et indispensable des autres sources théologiques — le Mystère du Salut tel que l'Église le célèbre aujourd'hui.

Pour compléter cette étude, nos élèves ont besoin aussi d'un traité d'introduction théologique à la liturgie. Certaines questions très fondamentales ne sauraient être laissées de côté ni abordées seulement de façon occasionnelle : les notions de signe et de symbole, les rapports entre la foi et le rite, le rôle du célébrant et celui de l'assemblée, les liens entre la prière personnelle et la prière liturgique... Certaines questions très générales demandent à être étudiées pour elles-mêmes : la rencontre avec le Christ dans la liturgie, la liturgie dans la vie de l'Église, la liturgie comme Mystère... Où placer cette étude ? Faut-il l'aborder succinctement dès les premiers mois de séminaire, comme un élément important d'une première initiation spirituelle ? Faut-il au contraire en faire un traité de synthèse, en toute dernière année ? N'est-ce pas le traité traditionnel *De sacramentis in genere* qu'il faut élargir dans cette direction ? Chacune de ces solutions a sans doute ses avantages. Mais quelle que soit celle qu'on préfère, il faudrait dans une étude de ce genre revenir chaque fois qu'on le peut aux livres liturgiques eux-mêmes : il ne s'agit pas de connaître des thèses abstraites mais de comprendre des célébrations pour les vivre et pour les faire vivre.

2. A-t-on fait la même constatation dans tous les séminaires ? Beaucoup d'étudiants manifestent peu d'empresse-

ment lorsqu'on aborde une question d'*histoire de la liturgie*.

Dans leur réticence, il y a, pour une part, une réaction de santé. La liturgie leur a été trop souvent présentée comme une collection d'antiquités vénérables; et ils ne se sentent pas une vocation de gardiens de musée. On continuera sans aucun doute de se heurter à cette réaction tant que notre liturgie restera encombrée de certains éléments qui ne se justifient plus que par des explications du type : « on fait ceci parce qu'autrefois... »

Pour une part aussi, la réaction des élèves juge le professeur qui n'a pas su leur faire sentir l'apport de l'histoire à la compréhension exacte des éléments les plus vivants de la liturgie d'aujourd'hui.

Le professeur de liturgie a beaucoup à faire en ce domaine. Il paraît tout à fait nécessaire qu'il parcoure avec ses élèves l'histoire de chacun des livres liturgiques et l'histoire de chacune des grandes actions liturgiques. Elle lui permet de discerner, en chaque texte, en chaque rite et en chaque structure, ce qui est plus fondamental et ce qui est accessoire. Elle lui permet de mieux découvrir le sens exact de chaque rite et de chaque rubrique, en les interprétant selon leur origine et leur évolution et non plus en fonction de son imagination personnelle. Elle lui permet enfin de recueillir les leçons de telle prière ou de telle cérémonie qui n'est plus en usage aujourd'hui mais qui reste riche d'un message dans la mesure où elle a pu être à une époque donnée l'expression provisoire d'une réalité qui demeure.

Mais le professeur d'histoire de l'Église est-il assez convaincu d'avoir lui aussi un rôle important à jouer en ce domaine? L'histoire des livres et des rites pris un à un est nécessaire; mais elle risque de ne pas montrer assez clairement comment la vie liturgique fait corps avec toute la vie de l'Église. Or de futurs pasteurs ont justement besoin, par dessus tout, d'apprendre que la vie liturgique n'est pas un domaine clos; sinon, nous continuerons d'avoir quelques curés qui ne sont que liturgistes et d'autres qui pensent avoir le droit de ne pas l'être et de faire finalement une pastorale tronquée. Lorsque le professeur d'histoire étudie une période, les événements qui l'ont

marquée, les courants de pensée, les besoins pastoraux et les orientations spirituelles qui s'y sont manifestés, n'est-ce pas le moment privilégié pour montrer en même temps ce qu'a été, en liaison avec tout le reste, la vie liturgique de cette époque? On aimerait avoir, sur ce point, l'avis des professeurs intéressés.

3. Tout le monde reconnaît qu'on n'a plus le droit aujourd'hui de réduire la formation liturgique des futurs prêtres à la seule étude des *rubriques*. Il est superflu d'y insister. Mais lorsqu'on a admis qu'il fallait concevoir les choses de façon beaucoup plus large, il est bien difficile de ne pas tomber dans le défaut inverse, et de conserver à la législation liturgique la place qui lui revient légitimement dans l'enseignement.

Nos élèves laisseraient volontiers de côté les rubriques. On dira qu'ils sont pris dans le reflux inévitable d'une saine réaction. C'est possible. Mais il faut remarquer aussi, comme l'a fait naguère M. Martimort, que la situation présente de la liturgie met à rude épreuve leur sens de l'obéissance. Dans la période qu'ils vivent, où les rubriques sont en perpétuelle évolution, ils sont terriblement tentés de considérer comme négligeable ce qui est prescrit aujourd'hui et qui ne l'était pas hier, ou de considérer comme légitime ce qui est interdit aujourd'hui mais ne le sera peut-être plus demain. Ajoutons qu'ils ressentent, parfois plus vivement que nous-mêmes (bien qu'avec un coefficient inévitable d'erreur), que les lois liturgiques actuelles sont très souvent inadaptées aux besoins pastoraux et missionnaires. Cette mutabilité des rubriques peut avoir un avantage positif : elle les aide à avoir un sens plus exact de l'obéissance, fondée sur le sens de l'Église plus que sur la perfection évidente des lois. Elle exige que nous formions en eux ce sens de l'obéissance en même temps que nous leur faisons apprendre les rubriques.

Essayons d'aller plus loin. Nous enseignons à lire les rubriques, celles qui sont inscrites dans les livres liturgiques, celles du Nouveau *Codex*, la législation du Droit Canon, sans oublier évidemment les différents Directoires pastoraux. Ici encore, l'étude directe des textes vaut infiniment mieux que celle d'un manuel qui se contenterait

de les traduire, de les délayer, de les assaisonner des compléments souvent discutables donnés par « les auteurs ». Mais enseigner à lire les rubriques, c'est aussi initier à l'art de les interpréter correctement et de les observer dans des situations pastorales toujours particulières. Et voilà le professeur de liturgie, à qui on demandait déjà d'être un exégète, un théologien et un historien, condamné maintenant à être aussi un bon canoniste. Qu'on lui permette de se plaindre de manquer d'instruments de travail, en ce dernier domaine plus peut-être qu'en aucun autre.

Qu'il ne se plaigne pas trop cependant, puisque cette multiplicité d'exigences l'accule à s'appuyer sur la compétence de ses confrères. Ce sera finalement tout profit. Car on ne saurait trop y insister : même un professeur qui serait omniscient ne saurait prétendre introduire par lui-même les séminaristes à la connaissance de la liturgie. On a rappelé plus haut ce que pouvait être la collaboration du professeur d'histoire et celle surtout de l'éventuel professeur de théologie sacramentaire. Le professeur de théologie dogmatique pose lui aussi des bases essentielles pour une vraie connaissance du Mystère liturgique, surtout avec des traités comme ceux de la Rédemption, de l'Église et des Fins Dernières; et son enseignement peut traiter concrètement la liturgie comme un des principaux lieux théologiques, auquel on se réfère non seulement en principe mais en fait, à chaque occasion. Plus qu'aucun autre, le responsable de la formation scripturaire prépare à l'intelligence de la liturgie, non seulement parce qu'il aide à percevoir l'inspiration biblique de tous ses textes et de presque tous ses gestes, mais surtout parce qu'il aide les élèves à découvrir l'Économie du salut dans laquelle les engage la liturgie, et à considérer l'histoire du Peuple de Dieu comme leur propre histoire. A leur tour, l'étude de la théologie morale, celle de la pastorale et celle de la spiritualité interfèrent elles aussi avec l'étude de la liturgie. Le temps est passé où le professeur de liturgie pouvait être regardé comme l'original chargé d'une spécialité mineure (qu'il cumulait généralement avec l'économat ou l'enseignement de la philosophie) dont tous les autres pouvaient se désintéresser.

La vie liturgique de la communauté.

Même à supposer qu'on soit parvenu à mettre en place un programme d'enseignement parfaitement satisfaisant, il est évident qu'on n'aurait pas donné aux futurs prêtres une véritable formation liturgique si, dans la communauté qu'est le séminaire, ils ne participaient pas dès maintenant à une vie liturgique sérieuse.

Notre rôle premier est de leur faire découvrir que la liturgie est une des composantes nécessaires dans la vie de tout chrétien éclairé et dans la vie de toute communauté chrétienne. Perdre de vue cet objectif, c'est risquer sans cesse de majorer ou de minimiser l'importance de la liturgie; c'est surtout en donner une conception tronquée et erronée. Au moment où leur foi s'approfondit et où ils appartiennent à une communauté chrétienne privilégiée, ce ne sont pas des démonstrations théologiques qui pourront leur faire faire cette découverte essentielle si la réalité ne répond pas à la théorie.

L'Office divin a reconquis peu à peu dans les séminaires la place usurpée par l'hypertrophie des « pieux exercices ». Depuis le nouveau Code des Rubriques, il n'y a plus d'hésitation possible : la prière du matin et la prière du soir pour un grand séminaire, ce sont évidemment les offices de Laudes et de Complies¹. Pour les autres Heures, chaque séminaire juge de la place qu'il convient de leur faire; celle-ci peut d'ailleurs être variable, selon les années de séminaire et selon les périodes de l'année.

A la messe quotidienne, la participation commune s'est renouvelée peu à peu; on y suit plus fidèlement qu'en n'importe quelle paroisse l'Instruction *De Musica Sacra* et les normes du Directoire; les lectures sont entendues et écoutées; la messe est chantée et comporte une homélie chaque fois qu'on le peut...

1. Il peut toutefois être utile, pendant les premiers mois de l'année, pour initier progressivement les nouveaux élèves à cet Office divin qui est souvent pour eux entièrement nouveau, d'organiser, en marge de la communauté, des réunions de prières construites selon les structures des heures : psalmodie, lecture et prières. En toute hypothèse, ils ont besoin d'une initiation. Mais une solution de ce type ne peut évidemment qu'être provisoire.

La liturgie dominicale pose des problèmes particuliers auxquels on reviendra tout à l'heure; elle devrait être partout le couronnement de la liturgie de la semaine, le principal temps fort de la vie liturgique du séminaire.

Enfin le déroulement de l'année liturgique n'est pas seulement un procédé pour éviter la monotonie. Il oriente réellement la prière et les préoccupations des séminaristes, plus profondément que la succession des différents « mois ».

Pour que tout cela soit compris et vécu, il faut évidemment que tous les professeurs y croient, et que cela transparaissent fréquemment, tant au plan de leurs cours qu'au plan de la direction personnelle. Par dessus tout, les lectures spirituelles communes peuvent jouer une influence déterminante, dans la mesure où la vie de la communauté repose principalement sur elles.

Mais il ne suffirait pas de donner à la liturgie la place qui lui revient de droit sans la vie de la communauté. La qualité des célébrations est un facteur tout aussi important. Nos élèves découvrent le sérieux de ce qui est fait sérieusement. Au bout de quelques années, nous risquons peut-être de nous être habitués à la vulgarité d'une chapelle, d'un mobilier ou de certains vêtements liturgiques; nous ne remarquons plus que nos propres gestes de célébrants sont escamotés; nous ne nous sommes pas aperçus que notre harmonium s'essouffait; nous avons pris notre parti d'une psalmodie bousculée ou filandreuse, de lectures inaudibles ou de chants massacrés. Il nous faudrait périodiquement passer en revue chacun de ces éléments, avec un regard et une oreille neuve : consciemment ou non, nos élèves en subissent profondément l'influence.

Chaque communauté chrétienne doit trouver, dans les limites que permettent les rubriques, le style de vie liturgique qui lui convient. Une paroisse rurale et une paroisse de banlieue urbaine n'ont pas à célébrer la liturgie exactement de la même manière ni à copier servilement ce qui se fait dans une cathédrale ou dans une abbaye. Il y a des transpositions nécessaires, qui ne tiennent pas seulement à la pauvreté des moyens, mais à la physionomie particulière de chaque communauté chrétienne. Le séminaire n'échappe pas à cette exigence; il a, lui aussi, à faire passer dans la

liturgie fidèlement célébrée sa propre personnalité. Peut-être faudrait-il parfois mettre en garde les séminaristes contre une erreur de perspective qui serait préjudiciable pour le présent comme pour l'avenir. Il est bien entendu qu'ils se destinent à un ministère pastoral et que leur vie présente doit les y préparer. Mais on ne saurait pour autant ramener les célébrations du séminaire au rôle de banc d'essai pour les célébrations paroissiales. Il faut parfois, devant des confrères, s'essayer à faire une lecture, à donner un sermon ou à faire chanter une assemblée imaginaire; ce sont des exercices d'atelier, devant un auditoire fictif ou devant un magnétophone. Mais la messe de communauté n'est pas un atelier. Quelques monitions discrètes y ont leur place, mais elles doivent être adaptées à la communauté du séminaire et non pas à la paroisse dont on rêve. Il faut un répertoire de chants, mais ce ne sera pas celui d'une cathédrale et pas davantage celui d'une paroisse missionnaire. On pourrait multiplier les exemples. Il ne s'agit pas de faire comme si on était en paroisse, mais de vivre une vie liturgique correspondant à la vie chrétienne qu'on mène présentement dans la communauté du séminaire.

Si ces remarques sont justes, elles entraînent plusieurs conséquences.

En premier lieu, elles expliquent pourquoi la plupart des séminaires ont renoncé à participer régulièrement aux offices dominicaux de leur cathédrale. Est-ce, à la longue, un handicap sérieux pour ces offices eux-mêmes? Il ne nous revient pas d'en juger. Mais nous sommes responsables de la formation liturgique des futurs prêtres et cette tâche mérite des sacrifices. La vie de communauté du séminaire et la formation des séminaristes exigent une vie liturgique propre; si celle-ci est réservée aux jours de semaine, il lui manque son principal point d'appui.

De même, il peut être profitable d'envoyer de temps en temps des séminaristes prendre part aux offices dans une paroisse. Beaucoup de séminaires ont adopté cette manière de faire. Mais ce qu'on vient de rappeler souligne les inconvénients. Une telle solution semble bien devoir rester très limitée, pour ne pas aboutir à amputer la vie liturgique de la communauté, particulièrement les dimanches et les jours

de fête. Il serait bon, si c'est possible, qu'elle ne soit adoptée que pour les aînés du séminaire, ceux pour qui il faut peut-être accepter en effet qu'ils participent déjà moins complètement à la vie de la communauté. Encore est-il que, même limitée, cette participation à la vie des paroisses n'est pas automatiquement profitable. On ne gagnerait rien à envoyer un séminariste remplir une stalle. Il ne suffit même pas qu'on ait tenu compte, pour choisir les paroisses, de la qualité des célébrations qui s'y font. Il faut des paroisses où la vie liturgique correspond aussi authentiquement que possible à une vie paroissiale réelle, et il faudrait que les séminaristes puissent être assez en contact avec la vie de la paroisse en dehors même de la vie liturgique. A ces conditions seulement ils pourront apprendre à considérer la liturgie comme un des éléments d'une vie paroissiale, en communication avec le reste, et non pas comme le rassemblement passager de la clientèle d'un même lieu de culte.

Enfin, on est bien obligé de reconnaître les limites de ce que peut faire le séminaire. Aujourd'hui, la vie liturgique des futurs prêtres doit correspondre à la communauté qui est la leur et à leur situation dans cette communauté. Demain, ils seront curés, vicaires ou professeurs; leur vie liturgique devra correspondre à une communauté chrétienne de type très différent et à leur situation sacerdotale dans cette communauté. Une transmutation sera nécessaire, non seulement extérieure et fonctionnelle mais intérieure et spirituelle. Il faut apprendre à vivre la liturgie personnellement et en profondeur avec la paroisse où l'on est envoyé et en faisant corps avec elle. Mais quoi qu'on fasse, c'est un art qui ne peut pas s'apprendre au séminaire. Là comme ailleurs, on est bien obligé d'accepter cette évidence qu'on a peut-être un peu trop oubliée dans la pratique : la formation des jeunes prêtres est très loin d'être achevée au moment de leur ordination. Ils ont besoin d'être confiés à des aînés qui soient des éducateurs, ou d'être intégrés à des équipes sacerdotales qui soient éducatrices, et qui les aident à franchir, au cours de leurs premières années de ministère, une nouvelle étape en tous domaines, y compris celui de leur participation personnelle à la vie liturgique de l'Église.

Un savoir-faire.

En ce dernier secteur de l'éducation liturgique des futurs prêtres, on a l'impression de balbutier, plus encore que dans les deux autres. Y a-t-il des séminaires où l'on a le sentiment de donner une formation suffisante, méthodique et assez complète ?

Dès maintenant les séminaristes célèbrent la liturgie, et la perfection de leur célébration ne dépend pas seulement de leurs connaissances et de leur esprit de foi; elle dépend aussi de leur savoir-faire, de la manière dont ils savent chanter, lire, prier avec leur voix, avec leurs bras et avec tout leur corps. Plus tard, ils auront à jouer leur rôle sacerdotal et ils auront à guider les fidèles pour leur faire jouer correctement le rôle qui leur revient, dans une participation à la fois intérieure et extérieure. Rien de cela ne peut s'improviser.

Deux chapitres seulement sont traditionnellement inscrits aux programmes : la formation à la prédication, et la formation au chant et à la musique sacrée. Ce sont en effet des chapitres importants et difficiles. Mais est-ce que ce sont les seuls ? Que faisons-nous pour apprendre aux futurs prêtres à proclamer une lecture liturgique, à préparer des monitions et à jouer le rôle délicat du « commentateur », à composer et à organiser une célébration non liturgique, à faire chanter une assemblée ?

Que faisons-nous pour leur apprendre à célébrer dignement, d'une manière qui ne soit ni étriquée, ni mécanique, ni fantaisiste, ni grandiloquente ? Ici aussi, il y aurait un travail urgent à entreprendre. Il est tristement révélateur de constater qu'une des objections les plus sérieuses à la célébration de la messe face au peuple est le risque de distraire les fidèles par les mimiques et les gesticulations du célébrant ! Mais il n'y a pas tellement à espérer que les choses s'améliorent d'elles-mêmes; quand ils arrivent au séminaire, la plupart des garçons n'ont reçu aucune formation en ce sens; et l'on voit encore de jeunes thuriféraires qui déambulent dans la chapelle avec une démarche de condamné à mort.

Lorsqu'on a fait quelques timides essais pour trouver une

solution à ces différents problèmes, on en vient surtout à mieux percevoir les difficultés :

— difficulté pour trouver le temps nécessaire. Les horaires ne sont pas indéfiniment extensibles. Et il y a déjà bien d'autres lacunes dans nos programmes;

— difficulté pour trouver la méthode. Pour acquérir ces diverses aptitudes, il ne suffit pas de trouver un modèle à copier aussi exactement que possible. Il n'est pas question d'entraîner les séminaristes à lire ou à célébrer « comme le R. P. Un Tel ». On peut, certes, signaler à chacun ses défauts, à condition qu'on soit capable de les repérer, ce qui n'est pas toujours tellement aisé. Mais finalement chacun doit être amené à trouver son propre style, conforme à quelques principes de base, mais adapté aussi à sa propre personnalité;

— difficulté surtout pour avoir des moniteurs compétents. C'est là sans doute qu'est le vrai problème. Si nous prétendons prendre nous-mêmes en charge ce travail, nous risquons de ne pas aller très loin. Il y a bien, en France, quelques spécialistes qualifiés. Nombreux sont les séminaires qui ont fait appel à eux pour quelques séances d'initiation. Mais ont-ils pu poursuivre ensuite le travail qui avait été mis en route ?

*
* *

Le ministère qui est confié au professeur de liturgie comporte des exigences multiples. L'inventaire qu'on a tenté d'esquisser en a souligné quelques-unes. Mais il nous a permis de reconnaître aussi tout ce que notre charge apporte à notre propre vie sacerdotale.

Elle nous pousse et elle nous aide en premier lieu à mieux connaître et à profiter personnellement de toutes les richesses de la liturgie, et à essayer d'y entrer de plus en plus profondément.

On l'a noté en cours de route, notre ministère particulier nous oblige en même temps, plus peut-être qu'aucun autre, à collaborer étroitement avec nos confrères, au plan de l'enseignement mais aussi au plan de la formation spirituelle des futurs prêtres et au plan de la vie de communauté.

Enfin notre charge nous oblige à vivre avec l'Église. On

nous a parfois reproché peut-être d'attacher beaucoup d'importance à une spécialité mineure. Nous sommes très convaincus que la liturgie n'est pas une activité marginale dans l'Église. Elle est une composante essentielle de l'Économie du salut. Mais elle est liée à toutes les autres, et notre responsabilité exige impérieusement que nous n'en oublions aucune. Selon la mise en garde d'un Supérieur de séminaire, « comment les jeunes ne seraient-ils pas frappés de constater que ceux qui s'intéressent à l'apostolat liturgique sont quelquefois insuffisamment ouverts aux nécessités de l'évangélisation missionnaire ? Le professeur chargé de la liturgie doit, en tous cas, n'être étranger à aucune des préoccupations apostoliques de notre temps.

Il faudrait qu'il sache montrer comment, si la vie liturgique est le but ultime de toute activité apostolique, fût-elle la plus indirecte, par contre l'exigence missionnaire sous sa forme la plus actuelle est sans cesse présente au cœur même de la liturgie² ».

Grand Séminaire de Rouen.

JEAN LABIGNE.

2. Formation liturgique et vie liturgique au Grand Séminaire. *Paroisse et Liturgie*, 1947, p. 144.